

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 28 MAI 1892.



Les excuses sont un cataplasme qui ne guérit pas toujours le mal.

Certains chagrins sont si amers que le souvenir des autres peines passées nous semble doux.

Une des plus rares qualités, même parmi ceux qui en possèdent beaucoup, est de comprendre les autres.

C'est un pénible sentiment que d'être obligé de prêter, à ceux qu'on aime, de la noblesse et de la délicatesse.

Les souvenirs heureux sont écrits dans la mémoire, mais les dates tristes y sont comme marquées au fer rouge.

Le châtement de l'orgueil, c'est qu'il est très difficile et très pénible, sinon parfois impossible, même au plus orgueilleux, de toujours soutenir son rôle.

En jouant de l'accordéon près d'une huître, celle-ci ouvre sa coquille. On demande si c'est pour mieux écouter ou pour essayer de trouver un moyen de se sauver.

On ne peut mettre de la poésie dans toutes les positions, mais, avec de la dignité et du courage, on peut toujours y mettre de la grandeur par l'accomplissement du devoir.

Il y a presque autant de mérite à soutenir une théorie nouvelle qu'à la lancer, car, dans le second cas, du moins vous revient-il la gloire de l'originalité, tandis que dans le premier il faut surmonter sa vanité et justifier son enthousiasme.

MAL EXPRIMÉ

Louis Finaud.—Ce grand gaillard mériterait un coup de pied du premier fou venu. Que j'aimerais à le lui donner !

DANS LE SIÈCLE DU PROGRÈS



Pourquoi n'aurions-nous pas cette nouvelle combinaison pour la saison de l'été.

UN MAL POUR UN BIEN

La mendiante.—S'il vous plaît, monsieur, donnez-moi quelque chose tout de même.

Une âme charitable.—Pourquoi dites-vous : "Tout de même" ?

La mendiante.—Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis la femme du pauvre aveugle.

Une âme charitable.—Oui, oui ! Qu'est-ce qu'il y a ?

La mendiante.—De nouveaux troubles, monsieur ; mon mari a recouvré la vue.

L'ART DE METTRE UNE CEINTURE

Il y a encore des Grecs qui, au lieu de l'habillement européen, portent l'ancien costume national. Une des pièces de ce costume est une magnifique ceinture de soie rouge, longue de plusieurs mètres.

Voici comment on la met pour avoir la taille fine : un domestique en tient un bout en s'arc-boutant de toutes ses forces contre un meuble ou un mur ; le propriétaire de la ceinture tient l'autre bout et l'enroule autour de son corps en pirouettant comme un danseur d'opéra.

Il faut une longue habitude et pas mal d'agilité pour réussir dans cet exercice.

VINGT ANS APRÈS



—Je dis, monsieur Pallandard, qu'il y a vingt ans, lorsque nous nous promenions dans les bois, votre conversation était autrement intéressante.

MOTS D'ENFANTS

Juliette.—Dis donc, maman, qu'est-ce qu'a mon nez ?

La mère.—Tu es sorti sans mettre tes pardessus et tu t'es mouillé les pieds.

Juliette.—Oui, mais comment cela peut-il me mouiller le nez ?

M. Lebeau.—Tiens, Fernand, voici des chocolats pour toi. Crois-tu que ta sœur va descendre bientôt.

Fernand.—Oui, elle va venir dans la minute. Comme ça serait beau, si elle vous épousait, au lieu de ce vieux singe de monsieur Donnerien !

LOGIQUE



Le tramp.—Voulez-vous me donner dix cents pour me procurer de quoi manger ?

Le monsieur.—Je vous en ai donné un tout-à-l'heure.

Le tramp.—Je sais bien ; mais vous ne pouvez pas vivre tout le temps avec dix cents.

L'ESPRIT D'AFFAIRES DES FEMMES

Un cas de guérison assez curieux s'est produit tout dernièrement.

La personne dont il s'agit était veuve ; elle s'était mariée avec un M. Norton, mort depuis plusieurs années. Sentant sa fin s'approcher, elle envoie en toute hâte chercher son notaire. Celui-ci s'empresse de se rendre au domicile de la veuve, qu'il trouve au lit, avec une table et une chaise à côté, qui l'attendaient. Elle lui demande d'écrire son testament. Il écrit donc la formule consacrée, et attend.

—D'abord, dit la veuve d'une voix à peine intelligible, je veux laisser la ferme à mes deux fils, Henri et Jacques... Pourquoi n'écrivez-vous pas ?

—Parce que, dit le notaire, vous n'avez pas le droit de faire cela ; la ferme ne vous appartient pas en propre, par conséquent vous ne pouvez pas la donner.

—La ferme n'est pas à moi ! s'écrie-t-elle d'une voix beaucoup plus forte que tout à l'heure.

—Non, madame, répond le notaire ; vous n'en avez que l'usufruit, votre vie durant.

—Je n'ai pas le droit de disposer de cette ferme que je cultive depuis au-delà de vingt-sept ans ! Je voudrais bien savoir ce qui m'en empêche. Expliquez vous, de grâce, monsieur.

—Parce que votre mari, en mourant, ne vous en a laissé que l'usufruit, votre vie durant, et à votre mort, la terre retournera de droit à son fils Jean. Vos enfants auront les autres propriétés.

—De sorte que, moi morte, Jean Norton entrera en possession de cette maison et de la ferme, que je le veuille ou non.

—C'est précisément comme cela.

—Alors je ne meurs pas, dit la vieille d'une voix tonnante. Ce disant, elle jette les jambes en dehors du lit, s'enveloppe dans une couverture et traverse la chambre d'un pas chancelant et s'en va s'installer sur un fauteuil devant le feu.

Le notaire ramassa ses papiers et s'esquiva.

Il y a quinze ans que cette aventure est arrivée et la dame vit encore aujourd'hui.